



Le Christ s'est arrêté à Eboli

Christo si è fermato a Eboli

de Francesco Rosi

Fiche technique

Italie-France - 1979 - 2h25

Couleur

Réalisation et scénario :

Francesco Rosi

Musique :

Piero Piccioni

Interprètes :

Gian Maria Volonte

(Carlo Levi)

Paolo Bonacelli

(Le Podestat)

Alain Cuny

(Baron Rotunno)

Lea Massari

(Luisa Levi)

Irène Pappas

(Giulia)

François Simon

(Don Trajella)

Luigi Infantino

(Faccia Lorda)

Accursio Di Leo

(Menuisier)



Résumé

En 1935 un médecin écrivain du nom de Carlo Levi est envoyé en résidence surveillée par le régime fasciste dans un village montagnard de l'extrême sud de l'Italie, en Lucanie. Pour cet intellectuel de gauche, c'est la découverte d'une réalité qui n'était jusqu'à présent pour lui qu'abstraction. Une terre de paysans, lointaine et coupée du monde de l'histoire où il semble que même le Christ ne soit jamais arrivé. Les paysans en proie au palludisme découvrent que Levi est médecin.

Ils se retournent de plus en plus vers lui.

Mais pour lui, interdiction d'exercer la médecine sur ordre des fascistes. Seules la visite de sa soeur et d'une paysanne qui vient faire son ménage lui sont autorisées. Peu à peu le médecin comprendra ces paysans, leur déchéance, il les aidera. Lorsqu'au bout de deux années, Carlo Levi sera amnistié il quittera Eboli escorté de tous les paysans. Il leur promettra de revenir. Chose qu'il ne fera jamais.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Critique

Condamné pour son activité militante d'antifasciste à trois ans de résidence surveillée, Carlo Levi, écrivain, peintre et médecin, arrive un jour de l'année 1935 dans un petit village de Lucanie. Après un voyage épuisant (train, car et voiture à travers des routes tortueuses de montagne) il s'installe provisoirement chez une veuve, puis se présente au Podestat Don Luigino, qui lui recommande de ne pas entrer en contact avec les dix autres exilés déjà installés au village. Le soir, il devra partager sa chambre avec un hôte de passage, un collecteur d'impôts, qui lui apprend comment vivent les paysans de ce lieu insolite.

Dès le lendemain, de nombreuses femmes accompagnées de leurs enfants lui demandent de les soigner. Elles ont appris qu'il était médecin. Carlo Levi a beau expliquer qu'il n'a pas le droit d'exercer ici, elles ne veulent rien entendre.

Au fil des saisons, les rencontres se multiplient. Et la vie simple que mène le résident Carlo Levi, efface progressivement dans sa mémoire un passé qui lui paraît de plus en plus éloigné et étranger. Les échos de la guerre en Abyssinie lui parviennent, feutrés, comme s'il s'agissait d'une guerre menée par un pays lointain. L'arrivée de sa soeur va modifier fondamentalement sa vie routinière. Enfin, il va pouvoir se confier, parler à quelqu'un qui le comprend. Il lui explique que tous les habitants sont dominés par une petite bourgeoisie, obligée de subvenir à ses besoins en exploitant des paysans sans terre. Assujettie à des préjugés féroces et ataviques, cette petite bourgeoisie vit de luttes mesquines qui l'épuisent, et devient une proie facile pour un fascisme qui a besoin de relais pour exercer son pouvoir tyrannique. Sa soeur après l'avoir écouté, l'encourage à changer sa façon de faire. Qu'il s'arrête d'observer, de peindre, et qu'il se mette à soigner une population qui a tant besoin d'une assis-

tance médicale. De surcroît règne une misère endémique, qui ne se remarque même plus, à force d'être enracinée dans ce lieu. Après avoir appris, il va se mettre à agir. Et il luttera contre cette injustice séculaire, cette résignation. Sa conscience politique va changer et va l'amener à se battre pour surmonter cette division qui sépare l'Italie en deux mondes bien distincts : le Nord des nantis et le Sud des déshérités.

Couverte de forêts, rendue inaccessible à toute pénétration civilisatrice, la Lucanie était, encore en 1935, un lieu où, comme le dit un dicton, le Christ n'est jamais arrivé. « *Nous ne sommes pas des chrétiens disent les habitants. Le Christ s'est arrêté à Eboli* ». Une ville où s'arrête le train... Par chrétiens, ils entendent hommes, ne se considérant pas comme des hommes, mais comme des bêtes de somme. C'est un lieu où la route et le train abandonnent la côte de Salerne pour s'enfoncer dans cette terre aride, aux couleurs de la misère. Nul conquérant n'a eu envie de venir jusqu'ici. Même le fascisme, qui à cette époque partait conquérir l'Afrique, n'osait s'y aventurer. Il se contenta d'y assigner à résidence les opposants. Sa Nouvelle-Calédonie, en quelque sorte. Ici les saisons scandent le temps. Le travail est rude. La terre nourrit mal ceux qui la travaillent. Comme remède, les enfants parlent et vont grossir le flot des émigrés italiens. L'Amérique (Etats-Unis, Brésil) les accueille. Quant au pouvoir central il ne s'est jamais trop manifesté. Les petits propriétaires, de peur de perdre leurs privilèges, servent de courroie de transmission. Certes ce pouvoir existe, mais comme dans Kafka, on en parle, mais on ne le voit jamais. Trop éloigné pour savoir ce qu'il représente, on le pressent comme une force divine, que l'on doit respecter.

D'abord un livre autobiographique, « **Le Christ s'est arrêté à Eboli** » est devenu avec Francesco Rosi un film quasi autobiographique. Le « je » de Carlo Levi a été adopté par cet autre homme du sud

qu'est Rosi. Une rencontre importante. Déterminante même, le conduisant à s'identifier à ce qu'il voyait, décrivait. L'amenant comme Carlo Levi à faire un voyage dans sa propre conscience. « Je n'ai pas fait un film sur Levi, mais sur un livre autobiographique de Levi...Carlo Levi, c'est moi » avouera-t-il à *Il tempo*. Entre le journal et l'oeuvre romanesque. Entre le documentaire anthropologique et le spectacle. Pour le réalisateur de *Salvatore Giuliano*, Eboli est devenu un film de synthèse. Tous les thèmes sur l'origine des maux de l'Italie ont été réunis: l'immigration, le sous-développement, le travail mal rémunéré, la marginalisation, le despotisme des agrariens, les maladies, etc. Gommant le didactisme, qui jusqu'à maintenant était le nerf de chacun de ses films, Rosi s'est pour une fois laissé entraîner par la séduction du lyrisme de la nature. Restituant, autant que faire se peut, l'atmosphère de 1935, avec des images d'aujourd'hui. Certes le pays a profondément changé. Il n'y a plus de malaria, de trachome, et les communications se sont améliorées, mais de nombreux problèmes n'ont pas été encore résolus. Le Sud se vide toujours de ses bras valides au profit du Nord, ou encore de l'Allemagne. La culture urbaine n'a engendré que duperies et déceptions. Bien que Rosi s'en défende, il n'a pu échapper à cet écheveau de difficultés. Le récit est trop ancré dans la réalité d'une époque pour que le spectateur de 1980 ne vienne pas faire lui-même ses propositions sur le changement. Pour échapper à ce phénomène, il aurait fallu sans doute choisir l'abstraction de la parabole, en évitant de dater cette autobiographie. Dès lors que l'auteur ait tranché en faveur de la datation le film devient une narration dans son écrin pittoresque. Au demeurant cette position n'enlève rien à la valeur intrinsèque de l'oeuvre, mais diminue néanmoins sa portée politique. De film actuel, il est devenu par cette occultation du présent : film historique.

« **Le Christ s'est arrêté à Eboli** » est une

œuvre émouvante, dépouillée, pudique, qui va à l'essentiel, tout en étant profondément lyrique et chaleureuse. La sècheresse des gens rencontrés, l'aridité de certains paysages s'opposent à l'affection prodiguée par le personnage principal, qui se sent solidaire, mais qui ne sait pas comment le manifester. C'est en laissant libre cours à la réalité, en ne la contraignant pas, que Rosi a réussi cette synthèse qui consiste à réunir la glace et le soleil. La tyrannie et l'amour.

Robert Grellier
La revue du cinéma n° 350

Entretien avec le réalisateur

Francesco Rosi, 57 ans dont 20 ans de cinéma, réalise avec **Eboli** son onzième film, après **«Salvatore Giuliano»**, **«Main basse sur la ville»**, **«L'affaire Mattei»**, **«Cadavres exquis»**. Tous projetés au festival de Cannes en hommage à l'auteur. Tandis qu' **«Eboli»**, était présenté dans la sélection officielle. Comme les derniers grands films Italiens de Cannes, **«Eboli»** est coproduit par la RAI. Le film dure 3h30 dans sa version T.V et 2h30 pour les salles.

«Il y a 15 ans, je voulais déjà adapter ce roman de Carlo Levi : **«Le Christ s'est arrêté à Eboli»**. A l'époque, ce film aurait été très néo-réaliste. Alors qu'aujourd'hui, je transpose beaucoup plus la réalité : je n'insiste pas sur la pauvreté, sur les maladies, comme la malaria et le trachome. Car depuis, des lois et des subventions ont permis de réduire un peu cette misère. Mais dans la mentalité des gens, culturellement si on peut dire, cela n'a pas beaucoup changé. A l'époque où Mussolini y assignait à résidence ses adversaires libéraux, la Lucanie était une région assistée. Sans aucune autonomie économique. La preuve, c'est que les habitants continuent d'émigrer.

«Avant, comme le montre le film qui se

situé dans les années 30, ils partaient aux USA. Après, ils ont émigré en Suisse. Aujourd'hui, il ne dépassent pas Turin. On peut même considérer que la scolarisation amplifie encore la désertion de cette région, en faisant des fils de paysans une armée de fonctionnaires, ou de diplômés sans emploi dans les grandes villes du nord. En dix ans, des villages sont passés de 3000 à 1200 habitants. Ce qu'on appelait «la question méridionale» existe toujours, mais maintenant, c'est «la question nationale».

«Tout cela explique que mon film n'est pas une réflexion sur le paupérisme du mezzogiorno, mais sur le heurt de deux cultures : l'homme du nord affrontant les villageois d'Eboli. Etant moi-même Napolitain, je ressens bien cette acculturation, ce génocide culturel qui menace les méridionaux. L'Etat a parfois installé des industries un peu comme des cathédrales dans le désert, qui étouffaient toute activité locale. Et aujourd'hui, non seulement l'Etat fait machine arrière, mais même les syndicats et les partis de gauche, qui soutenaient cette politique, la remettent en cause. Ils étudient de nouveaux projets de développement agricole, de relance de l'artisanat local.

«Cela explique cette phrase du commentateur : Mussolini se réjouit du triomphe des troupes italiennes en Abyssinie. Et dit *«L'Italie est en Afrique»*. Alors Carlo Levi ironise : «C'était l'Afrique qui était en Italie». Le mezzogiorno fait la même expérience que les pays du tiers-monde : il ne suffit pas de combler le développement économique, d'industrialiser à outrance. Cette erreur est basée en Italie sur une fausse conception de l'unité, du patriotisme, que les fascistes avaient su utiliser en s'appuyant sur l'influence de petits notables. Dans le film, le podestat n'est pas un fasciste fanatique. C'est un arriviste qui conserve une certaine bonhomie. Avec ses villageois. Presqu'un personnage actuel.

«D'ailleurs, j'ai vécu tout le récit de Levi, visité tous les lieux, avec les yeux d'un homme de 1979. Et je me suis rendu

compte qu'il fallait réaliser ce film comme un voyage. Carlo Levi allant à Eboli, c'est d'abord une sensation physique : on commence par un train, puis un train de campagne, ensuite un autocar, et enfin une voiture. Et le corps du voyageur se lasse, s'alourdit, en même temps qu'autour de lui la nature se modifie, devient plus sauvage. A l'arrivée, on comprend mieux alors l'espèce d'harmonie, d'attachement que le paysan ressent pour sa terre.

«C'est de cette façon que Gian Maria Volonte et moi sommes venus sur les lieux de tournage. C'est ainsi que nous avons retrouvé le ton du livre de Carlo Levi. Et j'avais déjà procédé de cette manière pour d'autres films : j'ai vécu quatre mois dans le village sicilien de **«Salvatore Giuliano»**, et six mois avec les pêcheurs d'Acì Trezza, quand j'étais l'assistant de Visconti dans **«La terre tremble»**. Et chaque fois je suis reparti en ayant l'impression d'avoir vécu une expérience unique.

«Carlo Levi, lui aussi, a quitté Eboli à la fin de son exil, très simplement, sans attendrissement ni regret. Mais il avait l'impression de s'être enrichi et en même temps d'être blessé. Ce séjour a changé toute sa vision du monde et lui a inspiré son meilleur livre. On abandonne le pays, poussé par une sorte de vitalité. On oublie les gens et les choses mais on conserve la trace des émotions ressenties.

L'auteur, lui, était assigné à résidence sous le fascisme. Pour moi, la situation est bien différente : je ne ressens que des émotions artistiques. Quand je dis : *«Carlo Levi, c'est moi», il faut le prendre comme une boutade»*.

Gilbert Rochu
Libération - 16 Mai 1979

Le réalisateur

Si unifié que soit l'univers de Rosi il y a pourtant des images tenaces qui se sont constituées. Pour certains, il y a le Rosi - disons, pour simplifier - anti-militariste (**Les hommes contre**) ou anti-capitaliste (**Main basse sur la ville**) dont ils ne retrouvent pas l'engagement clair dans les arcanes de **L'affaire Mattei**. Pour d'autres, il y a le Rosi des films mosaïques, kaléidoscopes fragmentés (**Salvatore Giuliano**, **L'affaire Mattei**, **Lucky Luciano**) qui contrastent avec la démarche ample et simple de ses derniers films. Pour d'autres enfin, il y a un Rosi bouillonnant, dynamique (**Main basse sur la ville**, **L'affaire Mattei**) au montage serré qu'ils ne reconnaissent pas dans l'atmosphère méditative, le rythme lent des dernières séquences de **Lucky Luciano** ou de l'ensemble du **Christ s'est arrêté à Eboli**. C'est oublier que les films mosaïques ne sont que trois (sur onze) et ne concernent que des personnalités historiques, comme si le cinéaste nous signifiait l'impossibilité de connaître la vérité sur des événements publics. Et comment, en effet l'artiste pourrait-il prétendre donner une explication unique, alors que la réalité s'y refuse ? C'est oublier aussi qu'en approfondissant son propos (et les films des années 70 nous paraissent beaucoup plus polysémiques que ceux qui les précèdent, hormis **Salvatore Giuliano**), le cinéaste (et le monde autour de lui l'encourage dans cette voie) est plus enclin à suggérer des interrogations qu'à donner des réponses. C'est oublier enfin que si Rosi accorde à la raison une place prééminente (napolitain, il est l'héritier du Siècle des Lumières, de la tradition rationaliste, d'où sa rencontre aussi avec les Siciliens Sciascia ou Pirandello), il admet (et de plus en plus) qu'elle n'explique pas tout. Il y a une part de mystère dans l'homme que le cinéaste se plaît à explorer toujours plus

avant. André Breton, dans **Le premier manifeste du surréalisme**, considérait la science comme une rêverie. Roger Caillois a montré que la démarche la plus rigoureuse conduisait au fantastique. Et l'on aimerait reprendre le titre d'un de ses ouvrages, **Cohérences aventureuses**, pour éclairer la démarche de Rosi, à la fois logique et ouverte sur la poésie. Borges et Sciascia lui-même ont construit des récits politiques qui versent dans le fantastique. Qu'on ne s'étonne pas de voir «**Le Christ s'est arrêté à Eboli**» avec la part qu'il fait à la magie, au mystère, prolonger l'atmosphère de «**Cadavres Exquis**», récit labyrinthique où la déduction du policier conduit au frisson irrationnel. Car le refus du religieux n'exclut pas pour Rosi le questionnement métaphysique. En ce sens, le personnage de Lucky Luciano, ses lunettes cerclées de métal qui protègent un regard froid, pourrait bien marquer une étape importante dans l'itinéraire du cinéaste. **Lucky Luciano**, film du silence, du non-dit, film des masques et du pouvoir caché, film de non-action sur (paradoxalement) le monde des gangsters, est sans doute son oeuvre la plus secrète et la plus révélatrice. L'oeil vide de Lucky Luciano est au centre du cyclone qu'il prétend contrôler mais qui l'emportera.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

La sfida Le défi	1957
I magliari	1959
Salvatore Giuliano Salvatore Giuliano	1961
Le mani sulla città Main basse sur la ville	1963
Il momento della verità Le moment de la vérité	1964
C'era una volta La belle et le cavalier	1966
Uomini contro Les hommes contre	1970
Il caso Mattei L'affaire Mattei	1971
Lucky Luciano Lucky Luciano	1973
Cadaveri eccellenti Cadavres exquis	1975
Cristo si è fermato a Eboli Le Christ s'est arrêté à Eboli	1979
Tre fratelli Trois frères	1981
Carmen	1984
Chronique d'une mort annoncée	1987
Dimenticare Palermo Oublier Palerme	1990

Documents disponibles au France

Revue du cinéma n° 350
Positif n° 215
Articles de presse